

VERTIGES

Atelier d'écriture

Gaëlle 5^e

Nolwenn 4^e

Jeanne 6^e

Louise 5^e

Louise 5^e

Laurène 5^e

Laurine 5^e

Ingrid Thobois

Jean-Éric Barou

Natacha Simard

A partir d'une même photographie, dix nouvelles uniques, intimes, ont ainsi été écrites au secret des rêves de chacun, parce que telle chose s'était produite hier et que telle autre était prévue demain, parce qu'un rayon de soleil avait traversé la vitre du CDI ce lundi, et que la pluie l'avait battue ce vendredi, parce qu'on avait entendu cet air-là à la radio le matin, ou qu'on allait lire telle nouvelle dans le journal après-demain... qui sait d'où naissent les fictions ?

Celui qui écrit devient éponge, une de ces éponges, généreuses, toute aspérités et cavités : il accroche et absorbe tout ce qui l'entoure, plus ou moins consciemment, se gorge des histoires, les siennes et celles des autres, parallèles, semblables et tellement différentes pourtant. Et puis un jour, l'écriture réclame: il faut dire noir sur blanc cette histoire là, mêlée de songes, mêlée de rêves et peut-être de cauchemars. Il faut rendre au monde un peu de ce qu'il nous a prêté. Écrire, c'est inventer. Écrire, c'est se souvenir. Écrire, c'est mettre de la ponctuation là où la vie, parfois, a oublié d'en mettre. C'est mettre en mots, mettre en formes: donner du sens.

Nolween, Laurine, Gaëlle, Laurène, Louise L., Louise M., Léana, Jeanne, Natacha Simard, Jean-Éric Barou se sont livrés, dix heures durant, au plus bel exercice de leur liberté: ils ont écrit de la fiction. Avec passion et opiniâtreté, avec l'exigence que requiert la quête du mot juste.

INGRID THOBOIS — MAI 2011

Sept nouvelles ont été écrites pour ce recueil au cours d'un atelier organisé dans le cadre de l'Accompagnement éducatif financé par le Conseil général des Yvelines afin notamment de renforcer les pratiques culturelles artistiques. Ces nouvelles sont le fruit d'un travail avec l'écrivain Ingrid Thobois dont le premier livre *Le roi d'Afghanistan ne nous a pas mariés* est paru en 2007 et qui vient de publier *Tao et Léo*, un roman jeunesse destiné, aux enfants de 8 ans et plus, et qui traite des menaces d'expulsions pesant sur les enfants dont les parents sont sans papier. Les élèves ont vécu avec elle une expérience d'écriture en groupe dont ils se souviendront certainement plus tard et dont ce recueil est le témoignage.

JEAN-ÉRIC BAROU

UNE ANNÉE BIEN TRISTE

« Dès mon âge le plus tendre et le plus facile à influencer, mon père m'a donné un certain conseil que je n'ai jamais oublié... »

Je m'appelle Laura, j'ai 14 ans, j'ai les cheveux bruns, les yeux marron et une mémoire de poisson rouge. Je rentre chez moi, il est environ 17h30, j'ouvre la porte de la cuisine... La porte grince. Bizarre. Je pose mon manteau couvert de pluie, je prends une casserole et mets de l'eau à chauffer. Tout est poussiéreux, il faudrait peut-être faire le ménage. Je sors mes crayons et mon carnet pour dessiner. Je prends aussi mon mp3 et je m'assois. Un moment j'ai l'impression d'entendre une voix, je me lève et regarde par la fenêtre. Il n'y a personne et pourtant j'ai eu l'impression d'être appelée... La rue est toujours aussi calme et déserte. Bizarre encore.

Mais l'eau commence à bouillir et je cours pour arrêter la bouilloire et me servir un thé. Je recommence à dessiner en pensant à mes parents et à ce certain conseil pour continuer à vivre sans pleurer : « Ne t'inquiète pas, la vie continue pour tout le monde même si parfois des moments sont difficiles ... supporter ». Les seules questions qui me viennent à l'esprit sont : « Est-ce que je suis dans le monde réel ou est-ce que je suis morte depuis longtemps ? » et « A quoi ça sert de vivre pour souffrir ? » Voilà les questions qui me viennent à l'esprit. Je continue à dessiner tout en essayant de ne pas pleurer. Mais que mes larmes sont lourdes ! Sans rien pouvoir faire je commence à m'effondrer de tristesse, dans le chagrin et les regrets de la mort de mes parents et de mon grand-père.

Après de très longues minutes je reprends mes esprits. Un drôle de bruit au-dessus de ma tête. L'ampoule a grillé Mais plus rien ne marche ici ! Tiens, mais où est passé la tasse verte ? Non ça c'est le verre doseur. Bon maintenant que j'ai fait la vaisselle il faut tout ranger. Ne tombe pas, ne tombe pas... Oups, le tapis... Un, deux, trois, quatre morceaux. C'est reparti. Tiens, c'est quoi là, un bouton d'acné? ça y est me voilà redevenue adolescente...

« Nous sommes en route pour aller à la plage pique-niquer, mais le temps change rapidement et les vagues deviennent violentes et emportent tout et n'importe quoi. Mes parents, ma sœur et moi, pris de panique, courrons jusqu'à la voiture... Mais une vague arrive et nous emporte avec la voiture qui commence à couler et à se remplir d'eau. Mon souffle est coupé. Mon père se retourne alors vers moi et me dit : « Ne t'inquiète pas la vie continue, même si parfois des moments sont difficiles à supporter. » Je prie pour que la

porte s'ouvre. C'est seulement après quelques minutes que j'entends un drôle de bruit : on est en train de sortir la voiture de l'eau. Des personnes parlent tout autour de moi. Il y a des sauveteurs qui se réjouissent de voir une personne en vie. Moi je pleure. Je suis sauvée, mais ma famille non. Ma mère ne donne plus aucun signe de vie, ni mon père, ni ma sœur... Je suis la dernière vivante. Ma tristesse se dissipe un petit peu quand je vois mes grands-mères qui sont là pour me soutenir. Je les serre très fort car la tristesse m'envahit. Je ne voulais plus vivre car je n'avais plus de famille.»

Je reprends mes esprits. Je sors dans la rue marcher, bizarre, une larme coule le long de ma joue. Sans faire attention je me prends un panneau et je tombe, ma maladresse est de retour. D'un coup la pluie tombe, une averse, c'est pas grave, c'est seulement de l'eau mais la pluie se transforme en grêle, il faut courir. Enfin chez moi. Tiens l'odeur d'un bon gâteau au chocolat qui vient de cuire. Mes grands-mères sont là en train de mettre des bougies sur le gâteau, il y en a quinze. Il faut se mettre à table, le gâteau est délicieux. Après avoir remercié mes grand-mères je vais me coucher.

Je rêve de mon grand-père, du jour de sa mort. Je suis en train de marcher en écoutant de la musique. Mon portable vibre alors que dans la chanson le chanteur dit « coucouroucoucou », je reçois un appel, c'est Caramel, elle est violoniste et elle me fait écouter la même chanson mais au violon, elle veut me voir. On se parle de choses bizarres quand tout d'un coup mon portable vibre, c'est ma mère avec dans sa voix de la tristesse. C'est mon grand-père, il est dans le coma, prise de panique je cours jusqu'à la maison, personne, sur la porte il y a un mot qui dit d'aller ... l'hôpital où une infirmière me prend par la main et m'emmener jusqu'à ma famille. Tout le monde pleure, mon grand-père a eut une crise cardiaque, il est décédé.

Je me réveille, quel affreux souvenir, mais j'ai cours dans une heure, je suis en retard, mince, je cours et j'ai une drôle d'impression, je glisse et je tombe finalement sur les fesses. Une fille arrive et me tend la main. Je l'examine, elle me ressemble, bizarre, tout d'un coup elle me dit : « Bonjour, je m'appelle Gaëlle et toi ? », « Je m'appelle Laura ».

GAËLLE

UNE VIE DU PASSÉE

Dès mon âge le plus tendre et le plus facile à influencer, mon père m'a donné un certain conseil que je n'ai jamais oublié. Voilà le récit de mon ancienne vie qui a fait place à la nouvelle qui n'aurait pas existé si mon père ne m'avait pas parlé.

On est dimanche soir et il a plu. Je suis dans la cuisine de mon tout petit appartement où j'ai vécu et où je vis encore, seule. Ma cuisine est pauvre et délabrée. Je repense à ma semaine achevée, semblable à toutes les autres. Ma vie est un éternel recommencement. Je suis assise sur une chaise et je soupire. Je me lève pour me servir une tasse de thé que je vide d'un trait. Quand soudain un rayon de lumière traverse la pièce : la journée s'achève, la nuit va tomber. Je me dirige alors vers la porte de la cuisine pour sortir prendre l'air. Je marche au hasard dans les rues cherchant à trouver le sommeil. Quand je commence à être fatiguée, je reprends le chemin de mon appartement. Je finis par m'endormir quelques minutes plus tard.

Le lendemain matin, je m'habille et j'allume la radio avant de m'installer sur une chaise pour prendre mon petit déjeuner. Quand j'entends passer la musique préférée de mon père, je manque m'étouffer avec ma tartine. La chanson prend fin et me rappelle que je suis en retard pour aller au lycée. Sur le chemin, je me rends compte que je n'ai toujours pas terminé ma rédaction à rendre pour le lendemain. Perdue dans ma rêverie, j'entends une voix lointaine qui m'appelle : «Je te dérange ?» C'est Matteo que l'on surnomme Matt. Je réponds : «, non.». Arrivés au lycée, Matt m'invite chez lui après les cours. Ayant du temps à perdre, j'accepte sa proposition.

Comme convenu nous nous rendons chez Matt une fois les cours terminés. M'ayant présentée à sa famille, sa mère m'invite à rester à dîner. Je leur parle de ma vie qui jusqu'à ce jour où Matt m'a parlé n'avait pas de sens. Louise la sœur de Matteo me demande : «quel est le conseil que ton père t'a donné ?», je lui réponds : «Mon père m'a dit : ce que tu cherches finit toujours par se trouver avec le temps, alors sois patiente.»

LOUISE L.

À LA RECHERCHE DU MANGA PERDU

Il faut que je récupère le manga. Je laisse le vendeur ébahi et je cours jusqu'au camion des éboueurs qui ont déjà déchargé la poubelle, mélangeant son contenu aux autres ordures. Je crois apercevoir une peau de banane sur le pauvre manga. Devant cette vision d'horreur je pousse un cri, mais les éboueurs ne m'entendent pas car ils ont des casques sur la tête : ils écoutent de la musique. Le camion démarre. Oh non ! Il faut que je les rattrape et il n'y a pas de taxis dans le coin... J'ai pas le choix il va falloir que je les course à pied !

Je vois le camion démarrer et accélérer. Il ne s'arrête plus, ce doit être la fin de sa tournée. C'est exactement ce que je craignais. Et courir sous la pluie c'est pas la joie. Le camion passe devant un magasin de disques où le vendeur fait écouter des CD pour attirer la clientèle. Cette chanson je la reconnais, c'est la chanson de la fête de fin d'année au collège. Heureusement que je ne suis pas la seule à danser car la chorégraphie est comment dire... *ridicule* ! Mais il faut que je continue ... suivre ce camion... Qu'il aille en enfer ! Zut de zut, il accélère de plus en plus. J'accélère aussi et dans un dernier bond, je saute sur un rebord. Je m'accroche comme je peux. Je n'y crois pas, les éboueurs ne m'ont toujours pas remarquée, ils sont toujours à fond dans leur musique. Ils regardent les immeubles qui défilent. Bon, à part ça, il y a juste un léger problème : je suis accrochée au camion mais je peux tomber à n'importe quel moment ! Car je tiens avec la seule force de mes bras !

Heureusement le camion finit par tourner dans une rue et je vois apparaître une décharge au loin. Le camion s'arrête, je descends en vitesse et je m'éloigne assez pour ne pas être ensevelie sous les ordures. Dès que le camion a tout déversé, je cherche désespérément le manga caché et sali par les déchets de toutes sortes. Soudain je vois un truc blanc qui dépasse de sous une canette de soda. C'est lui ! Il est tout sale. Je vais devoir en racheter un autre. J'ai fait tout ça pour rien.

LORÉNE

RÉALISATION

Le violon... Ma passion depuis des années. Cet instrument, ovale, avec ses «cheveux» comme j'appelais les cordes lorsque j'avais quatre ans. Cette douce mélodie de printemps, joyeuse et mélancolique... Les souvenirs d'après-midi au parc avec mon père, si drôles et si gaies. Mais ça... c'était avant. Avant que mon père ne disparaisse il y a dix ans. Il était explorateur. J'avais six ans quand il est parti dans la forêt amazonienne avec son compagnon. Je ne comprenais pas très bien que je ne le reverrais peut-être pas. Maintenant, je fais régulièrement des recherches sur lui, mais... rien. Pas un indice, pas une lueur d'espoir.

Je suis dans la cuisine. Cette cuisine sombre lorsqu'il pleut, lumineuse lorsqu'il y a du soleil. Cette table ronde, cette fenêtre brisée à cause du chat, je m'endors. Je rêve que je vais rejoindre Sarah, ma meilleure amie. Elle m'appelle pour me dire qu'elle m'attend. Je la rejoins. Nous entrons dans ma maison où mes parents nous accueillent, le sourire aux lèvres...

Je me réveille en sursaut. C'était un rêve... Sarah a déménagé en Australie il y a quatre ans. Et depuis, je n'ai aucune nouvelle. C'est triste, nous nous connaissions depuis la maternelle. J'ai beaucoup de peine. Je ne suis plus comme avant, sociable, drôle... Je suis solitaire et réservée, mais je pratique le violon depuis l'âge de quatre ans, ça me relaxe et me vide la tête. Aujourd'hui j'ai seize ans et j'ai intégré l'école de musique et de chant, mes deux passions. Dehors pas de soleil mais plutôt une pluie fine et glaciale.

Il y a sept ans ma mère s'est remariée avec un médecin, mais il y a trois ans celui-ci est décédé d'un cancer. Ma mère souffre... Elle ne prend plus soin d'elle. Elle ne sort plus, elle déprime. J'en ai assez ! Elle doit voir du monde. Deux minutes plus tard, ma mère rentre du travail. Elle est secrétaire médicale. Elle voit du monde, mais ça ne sert à rien.... Mais... «ne tente rien n'a rien !» Je cours donc sur Internet envoyer un mail à ses amies pour qu'elles viennent la chercher et lui faire passer un bon moment. A seize heures, elles sont toutes là, leurs filles aussi. Nous allons dans ma chambre. Vers dix-neuf heures, Louise, la fille de Béatrice, nous propose d'aller manger une pizza en bas de chez moi. Nous acceptons.

La serveuse est une fille de quinze ans, brune. Elle s'approche de nous, nous demande combien nous sommes et me décoche un regard discret. Nous nous asseyons. Je ne prends qu'une seule part de pizza, je n'ai pas très faim. Je reçois un SMS de Béatrice

me disant que ma mère s'amuse beaucoup, qu'elle a rencontré quelqu'un. Je reprends confiance et je mange finalement une pizza entière.

Puis, nous rentrons directement à la maison où nos mères sont déjà là. Ma mère elle, est.. différente, souriante... *heureuse* ! Mais... cet homme à côté de ma mère, qui est-ce ?

Coucou Juliette me dit-elle, je te présente Marc, je l'ai rencontré ce soir.

— Bonjour Marc fis-je avec enthousiasme.

— Bonjour... Juliette c'est ça ?

— Euh oui.»

Nous nous dirigeons vers ma chambre.

— Louise ! Viens voir ! Lui dis-je.

— Qu'est ce qu'il y a ?

— Cet homme... Il a... Le même prénom que mon père et regarde cette photo...

— Tu ne crois tout de même pas que c'est ton père?

— Je ne sais pas.

Nous regardons un super film en mangeant des Pop-Corn. Vers vingt-trois heures, nous retournons au salon. Nos amies s'en vont. A minuit nous sommes tous couchés, oui tous, car Marc dort à la maison. Le lendemain matin, je me réveille vers dix heures... Ils dorment encore. J'allume la télé, et me prépare une tartine de Nutella... Et voilà ! Sur le tee-shirt ! Bravo Juliette ! Après m'être nettoyée et changée, une idée me vient à l'esprit, sur la petite table, un renseignement. Marc Pennac, avec son numéro. Je prends mon ordinateur... Quelque chose m'intrigue, Pennac était le nom de mon arrière grand-père. Je recherche son nom sur Internet... Les renseignements correspondent : j'avais raison. Marc est mon père ! Je suis prise d'un sentiment de bonheur et de tristesse. Quand ils se lèvent je prends mon père dans les bras comme je ne l'ai jamais fait. Ma mère pleure de joie : «Ça y est ! Tu as compris ! Ton père est revenu !»

Aujourd'hui c'est aussi un grand jour. Mon concert de Musique près de La Défense où se trouve la plus haute tour de France. Je me prépare dans le stress. Quand nous arrivons, je file en coulisse en sueur... Le concert commence, je pleure... Je pleure d'émotion et de joie. Ma dernière note est un *la*, l'amour. ironique... Je pense à mon rêve le plus cher, avoir une sœur...

Quand je sorts du théâtre, mes parents, pas ma mère toute seule, m'attendent. Ils me félicitent, et sur la grande place, je vois la serveuse de la pizzeria. Je me dirige vers elle.

— Salut, lui dis-je.

- Salut, ça y est !
- Ça y est quoi ?
- Ton rêve s'est réalisé.
- - Quoi ?
- Quelle est la dernière chose que tu as espérée?
- Avoir une sœur... Tu veux dire que... que...
- Je suis ta sœur, oui.

LAURINE

UNE NOUVELLE ÉTOILE

Elle était si douce, si gentille avec moi. J'étais très attachée à ma grand-mère paternelle qui m'a gardée tous les samedis jusqu'à mes 10 ans. Il y a encore quelques temps je ne la voyais plus que deux fois par mois. Jusqu'au jour où elle est partie. J'avais 12 ans. Elle m'a quittée, elle nous a quittés. Au fond du cœur je me suis sentie seule. J'ai été triste au point de vouloir m'enfermer dans ma chambre. Ça m'a fait tellement mal... Puis je me suis dit que tant que je n'aurai pas été aux obsèques, je ne réaliserai pas. J'étais assise sur une chaise, dans la cuisine de l'appartement de mes parents. Je regardais la pendule, les minutes défilaient, mes larmes coulaient. Je me suis levée d'un bond. J'ai attrapé un mouchoir, j'ai essuyé mes larmes, et j'ai essayé de reprendre mes esprits. Je me suis tournée vers la fenêtre de la cuisine traversée par un rayon de soleil éblouissant.

Je m'appelle Lola. Aujourd'hui j'ai 15 ans. J'entends une douce mélodie qui vient de ma chambre. J'entends aussi la voix de mon père qui m'appelle alors que je vais rentrer dans ma chambre : «, Lola regarde par terre, tu vas marcher sur une coccinelle !» C'est la première fois que mon père ne pleure plus depuis la mort de ma grand-mère. Lorsqu'il m'appelle, il a le sourire aux lèvres. Et à peine ai-je le temps de baisser la tête pour voir si la coccinelle est vraiment là que mon père me relève le menton, me regarde droit dans les yeux et me lance : «petite sœur est née, Lola !» Un sourire me monte aux lèvres et des larmes aux yeux. Je ressens tellement de joie. Je me dis que ma nouvelle petite sœur va remplir le vide qu'a laissé ma grand-mère. Je me dirige vers la fenêtre, je l'ouvre et je dis en regardant le ciel : «mon Dieu !»

Quelques jours plus tard, alors que je me promenais dans la rue, j'ai rencontré Louise, une amie.

- Oh Lola ! J'ai appris pour le décès de ta grand mère, toutes mes condoléances...
- Salut Louise ! Merci beaucoup.
- De rien c'est tout naturel. Tu vas mieux ?
- Oui ça va merci. Il y du nouveau chez toi ?
- Hum... Non pas vraiment, et chez toi à part la tristesse ?
- J'ai du nouveau ... part la tristesse effectivement... Ma petite sœur est arrivée au monde !
- Oh formidable ! Quelle joie après la tristesse ! Je te laisse, Bisous Lola !

— Bisous Louise!

LOUISE M.

LA BRÛLURE DU PASSÉ

Dès mon âge le plus tendre et le plus facile à influencer, mon père m'a donné un certain conseil que je n'ai jamais oublié. Je regarde sa vieille maquette de bateau. Je pense. Dans le miroir placé juste à côté, j'observe mon reflet, cheveux noir, yeux noir, peau pale, pas vraiment un canon de beauté ! Je ... Tiens ça sent... une odeur de ... *brûlé* ! Oh non ma chemise ! Je cours pour rattraper cette catastrophe. Le verdict tombe : fichue ! L'odeur m'entoure et m'opresse, j'ai l'impression de tomber.

Je me réveille, je suis dans la voiture, j'attends que mes parents reviennent. Tout à coup la voiture bascule, j'entends un bruit de ferraille, la lumière se fait plus vive. Je réussis tant bien que mal à m'extraire de la carcasse de la voiture. Je me retourne, vois l'immeuble en flammes, des larmes coulent, je crie. Je reste immobile, même quand un arbre tombe près de moi, jusqu'à ce que les secours arrivent. Jusqu'à ce que ma tante, sapeur-pompier, me reconnaisse et me rassure.

Fin du flash-back. J'ouvre la fenêtre, me calme. Jusqu'à ce que je voie un rayon de soleil, le même que ce jour maudit. Je dois y retourner, au moins pour me dire que je ne pourrai jamais revenir dans le passé. Je claque la porte, j'ai Paris à traverser. Je branche mon MP4, je choisis d'écouter Noir Désir et Luke, cette musique me calme, j'ai toujours préféré le rock aux autres musiques, il traduit ma peine. Les bâtiments et les chansons défilent. J'arrive, trébuche sur des gravats. Je m'assois, même lumière, même lieux, mais dix ans de différence. Je pleure, je gagne un banc et m'allonge. Pourquoi moi ?

Je me réveille et sens un poids sur mon visage, une écharpe ? Je porte les mains à ma figure. L'écharpe, si s'en est une, bouge, une écharpe n'est pas sensée bouger, non ? Je me relève, c'est une chatte, pleine apparemment. Je regarde, elle n'a ni collier, ni puce électronique. Je pense que je vais la garder. Je retourne chez moi et lui prépare un panier. Je prends un bus direction l'hôpital. Je vais voir mes parents. Tout est blanc ici, je hais cette couleur. Une fois arrivée dans la chambre, j'espère, encore une fois qu'ils seront sortis de leur coma. Je reste peu de temps, je repars presque aussitôt. Dès que je rentre je sens quelque chose de différent, je cours dans le salon où la chatte et ses petits se reposent. Je me tourne vers elle et la regarde. Je murmure : «as raison papa, je ne dois

plus vivre dans le passé.»

NOLWENN

SOUVENIRS MOUILLÉS

Voici comment Maggie, 18 ans, m'a raconté son histoire. Je me dépêchais pour arriver à temps chez l'éditeur, quand quelqu'un me rentra dedans :

- ça va pas la tête ? me demanda-t-elle. Regardez o— vous allez !
- Excusez-moi. Vous n'avez rien ?
- Je suis tombée sur le coude, grimaça-t-elle.
- Je vais vous soigner !
- D'accord, ... condition que je n'ai pas ... bouger.
- Ne bougez pas, je reviens!

Et je partis en courant.

- Je suis là !
- Ah, enfin, j'ai cru que vous ne reviendriez jamais !
- Désolée, mais j'habite au bout de la rue ! Répliquais-je, moins gentille.
- Excusez-moi. Que puis-je faire pour être pardonnée ?

Je souris : «Racontez-moi votre histoire !»

Elle réfléchit, puis dit : «D'accord».

«Dès mon âge le plus tendre et le plus facile à influencer, mon père m'a donné un certain conseil, que je n'ai jamais oublié. Je suis dans une cuisine, ma cuisine, maintenant... L'université est à coté. On la voit par la fenêtre aux vitres fêlées.

Souvenir : ma mère m'appelle, j'ai 5 ans, cuisine chatoyante. Nostalgie : mon père est avec elle.

Je me ressaisis : il faut ranger, cela me distraira. J'ai fini. Ne pas pleurer. Ne pas penser à mes parents. Ne pas s'en souvenir. Ne pas se rappeler ce matin d'automne où il pleuvait et où ils ont disparu. Trop tard. Mes larmes coulent. Plic, ploc. Comme la pluie, sur la fenêtre. Je fais du thé. Je casse ma tasse : une sonnerie bruyante m'a effrayée. Je regarde par la fenêtre : des enfants jouent. Ils pourraient arrêter de crier ! Puis je tire la table vers moi. Fatiguée je m'assois, et lis un livre. Pourquoi Robin ne comprend pas Tara? Il ne peut pas, comme moi...

Une lumière rose entre dans la pièce, sans y être invitée. Souvenir : Mon père, ma mère et moi regardons un coucher de soleil dans notre nouvelle cuisine.

Et si je rejoignais cette lumière ? Je rejoindrais mes parents ! J'ouvre la fenêtre et monte, en larme (de joie ou de tristesse, je ne saurais le dire), sur son rebord. Puis le saut,

pieds joints... Raté, je suis au premier étage. Cette fois, je monte directement sur le toit... Une fois de plus raté, il pleut maintenant... Ma poitrine saigne, et je pleure de dépit.

Souvenir : je dis au revoir à mes parents, ils partent travailler. Quand vers minuit ils ne sont toujours pas rentrés, je les appelle : bip, bip, attente insoutenable. Au bout de 10 minutes j'appelle à leur travail : apparemment ils ne sont pas arrivés ce matin. Inquiète, je téléphone à la police, et quelques heures plus tard on me rappelle : leur voiture a été trouvée en dehors de la route, elle a brûlé, et leurs corps à l'intérieur, en cendre. Il pleuvait : le ciel lui aussi pleurait la perte de mes parents, morts dans un stupide accident. Noir.

Je vais rejoindre mes parent, sous la pluie. Je saute.

Je revois ma vie. L'orphelinat : horrible, enfants méchants, cantine dégoûtante, mais je m'en fichais, mes parents étaient morts. Le collège : pareil, mais je m'en fichais, mes parents étaient morts. Le lycée : même chose, mais je m'en fichais, mes parents étaient morts. Puis peu à peu je repris goût à la vie. Me reviens en mémoire *Les 5 champions du monde de claquettes*, un spectacle que j'avais beaucoup apprécié. Je me demande ce qu'ils sont devenus, et leur souhaite de réussir, de ne pas tomber, comme moi, dans un gouffre sans fond. Enfin je me remémore le conseil de mon père : «heureux les autres, ils te rendront heureuse», un conseil que je n'ai jamais beaucoup mis en application depuis qu'ils ont disparu.

Nouvelles larmes. Qui s'envolent, elles, le cœur léger. Je n'aurais pas du dire ça. J'ai l'impression que c'est mon cœur qui m'entraîne de plus en plus vers le bas. Je hurle. Cri de souffrance. Dix mètres avant la délivrance. Quelqu'un arrive. Cinq mètre. Il me rentre dedans, nous roulons au sol. Apparemment il ne m'a pas vue. Je hurle qu'il aurait pu faire attention ! Lui bizarrement me demande si je n'ai rien, mais grimace quand je lui touche le coude. Je lui propose de rentrer chez moi pour le soigner, et insiste jusqu'à ce qu'il accepte, fatigué. Je le panse en silence. Au moment de partir, il me demande si nous pourrions nous revoir, et toute rouge, j'accepte pour le lundi neuf mai.

Lundi 9 mai. Il m'invite au restaurant. Face à face. J'ai peur ! Il me prend la main, je la retire, et attrape un menu au vol. Ne pas choisir trop vite ! Hélas, il arrive un moment où je dois la rendre... Soudain une musique est diffusée, et je me rassois. Cette musique m'emmène loin, très loin. Antoine m'appelle, mais je ne suis plus là.

Souvenir : je fête mon anniversaire, avec mes parents, au Mexique. On diffuse cette musique, et nous nous mettons à danser. Tristesse : je ne les révérai jamais.

Sans que je m'en rende compte mes larmes se sont mises à couler. Je regarde dans le vide. Quelqu'un m'appelle. Je tourne mécaniquement la tête vers lui : c'est Antoine. Il me

demande si tout va bien. Je me lève et pars en courant aux toilettes pour y pleurer de tout mon cœur déchiré. Puis, calmée, je le rejoins. Je prends mon manteau et lui dis de me suivre. Arrivée chez moi, je fais des pâtes, et lui raconte mon histoire. Je pleure, et il me prend dans ses bras, me dit qu'il comprend. Il sèche mes larmes. Je lui demande de rester ce soir, il accepte. Puis, nous décidons de vivre ensemble.»

JEANNE

Imprimé par le Collège Maurice Ravel
Montfort-l'Amaury
Juin 2011

Maquette : Jean-Éric Barou

Atelier d'écriture mené dans le cadre de l'Accompagnement éducatif grâce au
soutien financier de la Délégation académique à l'action culturelle du
Rectorat de Versailles et du Conseil général des Yvelines